

Pascal Breton parle de son film 'Illumination'

C'est d'abord le film d'un personnage, Ildutt...

L'idée de ce personnage a été le point de départ du scénario et du film.

Un jeune homme du rivage qui pêche des coquillages et se tient à la ligne indécise qui départage la terre et l'océan.

Il lui est difficile de "fonctionner" dans la société actuelle. C'est une sorte d' "idiot", comme Don Quichotte, comme Charlot, et bien d'autres. Bien entendu, l'idiot est le contraire d'un imbécile. Il est idiot en ceci qu'il est épris de vérité, ce qui le met en conflit avec la réalité. Ildutt tient surtout de Perceval, le héros naïf du cycle du Graal.

Vous employez le mot héros. De fait, Ildutt, à première vue passif, est un personnage qui agit tout le temps.

Dès lors qu'Ildutt voit Christina et, encore plus, qu'il est vu par Christina et réveillé en quelque sorte par ce regard, il se met en mouvement. Il est en quête, en quête d'elle. Il agit de façon désordonnée, mais il agit. Retourner voir son psychiatre à l'hôpital, se faire beau pour apporter des bigorneaux à sa grand-mère, exiger de guérir, se jeter à l'eau, toucher le fond, partir dans une secte, troquer trois araignées de mer contre un coq, faire démarrer une 4L, etc, ces actions et ces prises de paroles s'enchaînent, traçant un chemin.

De quel type de trouble psychique Ildutt souffre-t-il ?

C'est du registre de la psychose. La psychose est un thème fréquent au cinéma, mais sous l'angle de la "grande folie".

Ici, je souhaitais montrer comment un jeune homme survit à un épisode sychotique "ordinaire".

Ordinaire puisqu'il "en revient", ce qui est heureusement souvent le cas. Ordinaire aussi parce que c'est très courant à cet âge-là, vers l'entrée dans l'âge adulte. Seulement ça reste souvent secret parce que c'est inquiétant.

La caméra reste à distance de cet accès de démence en Ecosse...

Ildutt est en proie à un délire, un délire mystique dans lequel il dialogue avec sa sœur morte, comme on l'apprendra plus tard dans la scène du blockhaus avec Lola, la jeune cousine. La voix hallucinée se fait entendre à Ildutt (mais non au spectateur) sur le chemin aux ajoncs. La caméra le laisse partir là où il est impossible de le suivre. Cela se passe dans un paysage qui d'ailleurs ressemble plus à la lune qu'à la terre.

Mais le récit proprement dit commence dans la cuisine d'Anna et s'intéresse au Ildutt d'après, celui qui doit affronter une réalité à la substance détériorée par l'expérience hallucinatoire et œuvrer à lui redonner un sens.

Ce film révèle un acteur, Clet Beyer

C'est peut-être Clet qui révèle le film, au sens de ce qui se passe dans les bacs des photographes. La question que j'ai le plus posée pendant le tournage entre les prises, est certainement : "où est Clet ?". Or il n'était jamais loin.

En général il déambulait silencieusement dans le décor, comme un chat, rendu invisible par son état de concentration.

Dès le premier jour de répétition avec les autres acteurs, Clet est devenu le centre du film, mais un centre en creux.

Musicien (il est batteur dans un groupe rock), il s'est incorporé le tempo de chaque scène, devenant mon relais subtil avec les autres acteurs et les techniciens.

Avec sa présence de vagabond tendre et indocile à la Charlie Chaplin, il a aussi contribué à ce style tragi-comique que je souhaitais.

Pour les autres personnages, vous avez mélangé professionnels et non professionnels...

La profession, pour un acteur, ça a tout son sens au théâtre, ça en a beaucoup moins au cinéma. Les essais prennent plus de temps avec les non-professionnels parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Mais quand on visionne le résultat, tout le monde est à égalité, et les non-professionnels n'apportent pas seulement, comme on le dit, leurs visages nouveaux et leur naturel. Ils apportent surtout leur pensée, et un respect très particulier du personnage dont on leur confie l'interprétation.

En revanche il allait de soi que Rudi et le psychiatre allaient être interprétés par des acteurs professionnels (Jean-Jacques Vanier et Kamel Abdelli), ces deux personnages étant dotés d'une théâtralité de facto.

Pour Christina, j'ai tout de suite pensé à Mélanie Le Ray avec qui j'avais déjà travaillé. Il y a aussi des visages qu'on a envie de filmer pour leur beauté, celui de [Christophe Miossec](#), par exemple, que je connaissais de virées en Bretagne il y a longtemps et qui a accepté d'être Bob. Il n'avait jamais joué au cinéma mais s'est avéré un véritable acteur burlesque.

Parlons du milieu du film...

Arithmétiquement et dramatiquement, le milieu se trouve au moment où Ildutt, coq sous le bras, comme téléguidé par Rudi, se fait rattraper par Christina tout à fait réelle dans une rue de Lorient. De part et d'autre de ce milieu, il y a d'un côté la secte, et de l'autre une virée nocturne qui forme deux longs "chapitres" de votre film.

D'une façon générale, on traverse avec Ildutt des univers très différents. La secte est ce monde très ritualisé, autoritaire, où il y a une réponse à tout problème de vie. Ça pourrait être rassurant – si ça n'était pas terriblement angoissant.

Est-ce une métaphore du monde contemporain ?

Oui, bien sûr. Un monde très fonctionnel, très déraciné (comme l'arbre mort que l'adepte au poncho dresse vers le ciel), très culpabilisant, très triste. Un monde aliénant. Un monde où il n'est pas bienvenu d'être singulier.

La virée nocturne paraît servir d'antidote à la secte...

En effet, c'est un monde sans contraintes, où chacun invente à l'infini ses propres règles du jeu. En Bretagne, on dit tirer une piste, partir en jaï ou en riboul pour désigner une virée nocturne (ça peut aussi durer trois jours). On va de bar en bar, de fête en fête, de rencontre en rencontre, jusqu'à se perdre, jusqu'à ne plus savoir où on est, qui on est et avec qui. Si la piste est réussie, on en sortira éreinté mais réconcilié avec le monde. Partir en piste est une manière de guérir le spleen, de retrouver son identité. C'est une institution en voie de disparition à cause des contrôles routiers. Le but était quand même de franchir au moins une limite départementale.

Cette piste avec Christina, ses copines, et bientôt des compagnons de rencontre qui seront également perdus, est l'occasion pour Ildutt de reprendre racine dans l'irréalité familière et désirable de son paysage familial, la Bretagne.

Quand Ildutt retransverse la rade de Lorient à l'aube en canot, le paysage n'est plus un avatar menaçant du cosmos (ce qu'il était en Ecosse), on est sur terre, sur un rivage inscrit dans l'histoire humaine et la géographie usuelle.

Peut-on dire que c'est son amour désespéré pour Christina qui sort le héros de son enfermement mental ?

L'infirmière est d'abord un être idéalisé, doté de pouvoirs de guérison. Elle est du côté de la vie, ce côté de la vie qui est devenu inaccessible à Ildutt.

Puis, chaque rencontre avec Christina est une nouvelle épreuve de réalité : du frôlement de manteau de fourrure (elle est un être palpable) aux larmes banales et tragiques d'un chagrin d'amour, l'idole va devenir aux yeux d'Ildutt un être humain à peine moins fragile que lui.

Mais au passage, en avançant à la recherche de Christina, dans l'entêtement d'avoir accès à quelque

chose d'elle y compris par la mort (sa tentative de noyade), Ildutt a renoué sans s'en rendre compte avec sa grand-mère et sa cousine, démarré une voiture, repris une guitare dans ses bras, rompu le lien maladif avec sa mère, etc. Cela il l'a fait au passage, en chemin, comme Perceval qui était parti de chez sa mère sans rien connaître du monde, pas même son propre nom. Comme Perceval il a renoncé à la rassurante forteresse intérieure dans laquelle il avait grandi avec la complicité de sa mère et il s'est mis en route. Il a préféré affronter le caractère énigmatique de la vie.

Nous n'avons pas encore parlé de la Bretagne.

Non, mais peut-être parce que j'y vis et que je crois l'avoir filmée "de l'intérieur". Même la post-production, j'en ai fait les quatre cinquièmes à Lorient. Je préférais faire le film en dehors de l'influence de Paris qui est bien entendu, et c'est à son honneur, une ville très influençante. Quand, à la fin du tournage, nous sommes partis en toute petite équipe en Ecosse, nous avons eu la sensation d'un continuum visuel, comme dans le film, comme dans la Bretagne imaginaire du cycle du Graal où l'on est successivement au Pays de Galles, en Armorique ou en Irlande sans qu'on sache comment on est passé de l'un à l'autre. Donc le film est un film "de Bretagne", pour ses paysages bien sûr, mais surtout à la façon dont Chrétien de Troyes parlait pour le cycle des romans arthuriens de "la matière de Bretagne" - un écheveau romanesque où l'on peut puiser sans fin: l'amour, la quête, les personnages de rencontre, les songes, les rivages, les défis, les échecs, les extases.

Entretien avec Pascal Breton,
(extrait du dossier de presse du film)